

Jean-Baptiste André Godin à Émile Godin, 7 janvier 1871

Auteur·e : Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888)


Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les relations du document

Collection Correspondant.e.s

[Godin, Émile \(1840-1888\)](#)  est destinataire de cette lettre

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Informations sur le document source

Cote FG 15 (3)

Collation 7 p. (176r, 177v, 178r, 179v, 180r, 181v, 182r)

Nature du document Copie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservation Bibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888), Jean-Baptiste André Godin à Émile Godin, 7 janvier 1871, Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/28169>

Informations sur l'édition numérique

Éditeur Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Présentation

Auteur·e [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)

Date de rédaction [7 janvier 1871](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne)

Destinataire [Godin, Émile \(1840-1888\)](#)

Lieu de destination Cambrai (Nord)

Description

Résumé Sur l'échange de lettres entre Godin et son fils en décembre 1870 et en janvier 1871. Godin indique à Émile que sa lettre lui sera remise par madame Cottenest. Godin fait à Émile un récit détaillé de l'arrivée des Prussiens à Guise et de la manière dont il a été fait prisonnier. Godin interrompt son récit en espérant qu'Émile est en ce moment tranquille à Cambrai.

Notes Destination : d'après le texte de la lettre.

Mots-clés

[Actualité](#), [Aliments](#), [Familistère](#), [Guerre](#)

Personnes citées

- [Cauvain \[monsieur\]](#)
- [Cottenest \[madame\]](#)
- [Gauchet \[monsieur\]](#)
- [Guilbaud \[capitaine\]](#)

Événements cités [Guerre franco-allemande de 1870 \(19 juillet 1870-29 janvier 1871, France\)](#)

Lieux cités

- [Guise \(Aisne\) - Familistère : écoles](#)
- [Longchamps, Vadencourt \(Aisne\)](#)
- [Place d'Armes, Guise](#)

Informations biographiques sur les correspondant·es et les personnes citées

Nom Godin, Émile (1840-1888)

Genre Homme

Pays d'origine France

Activité

- Familistère
- Rente/Propriété

Biographie Propriétaire français né en 1840 à Esquéhéries (Aisne) et décédé en 1888 à Flavigny-le-Petit (Aisne). Émile Caius Godin est le fils de Jean-Baptiste André Godin et d'[Esther Lemaire](#). À l'âge de 10 ans, Émile Godin poursuit sa scolarité à Paris : de 1851 à 1853, dans la pension Régnier à Bellevue à Meudon (Hauts-de-Seine) et de 1853 à 1856, il est pensionnaire au collège Chaptal,

établissement novateur préparant ses élèves aux carrières commerciales et industrielles. Émile Godin ne s'adapte pas à la vie en pension et ses résultats scolaires ne sont pas excellents. À partir de septembre 1856, il travaille avec son père pour les Fonderies et manufactures Godin-Lemaire. Dans les années 1860, il est le chargé d'affaires de son père à Paris et à l'Exposition universelle de Londres de 1862 où le responsable des achats de fonte en Angleterre ; il semble aussi s'occuper de la fabrication, de l'émaillage en particulier. Émile Godin choisit de rester auprès de son père après la séparation de celui-ci et de son épouse Esther Lemaire en novembre 1863. Il est mobilisé dans l'Armée du Nord avec le grade de capitaine pendant la guerre de 1870-1871. Alors que Jean-Baptiste André Godin est élu député de l'Aisne à l'Assemblée nationale (1871-1875), Émile représente son père et remplit des fonctions de direction au sein des Fonderies et manufactures du Familistère, mais il entre en conflit avec plusieurs directeurs de l'usine et du Familistère. En 1878, Émile Godin se brouille avec son père et quitte le Familistère ; des procès opposent le père et le fils. Il épouse le 30 décembre 1882 à Flavigny-le-Petit (Aisne) [Éléonore Joséphine Rouchy](#) qu'il fréquente depuis plusieurs années et avec laquelle il a trois enfants : Émilie Esther (1878-), Alix Émile Godin (1881-1929), enfants naturels légitimés à l'occasion du mariage, et Camille Andréa (1883-). Il décède le 2 janvier 1888, quinze jours avant son père.
Notice créée par [Équipe du projet FamiliLettres](#) Notice créée le 29/06/2022
Dernière modification le 01/06/2024

Quier le 4 Janvier 78

Mon cher Comte

Je tiens de recevoir les
lettres du 2 et du 3 arrivant
en même temps, quoique
par des voies différentes.
mes dernières lettres portaient les
dates des 23 26 et 29 de ce mois.
Du 4 janvier suit mon absence
celle-ci te sera remise par
Cottinot. mais j'ai pas pu
aller que la m'aïe écrit le
4 janvier
nous n'avons plus appris
cette fois à la suite des nouvelles
le 5 vers, so heures 1/2 du matin
la marche d'un corps de cavalerie
était annoncée, venant sur la route
de Bonchamp; la nuit au soir
le capitaine Guibaud avait fait
son entrée dans Quier à la tête
de deux escadrons, et il était si mal
gardé que c'est la rue publique
qui a appris à sa compagnie
que l'ennemi s'approchait de
Quier. aussitôt les mobiles ont

FFA
saut à terre facile et se sont
portés en avant sans ordre, sur
les hauteurs de la poterne où se
trouvait courue des carabines prussiennes
une fusillade sanglante dans les
bois et dans les entres d'arbres.
Pêle-mêle, les carabiers quittaient groupés
munt et encois et une canonnade
commença du côté de Malais
un projectile vint percer au-dessus
du bureau de l'écuyer principal
beaucoup pour la familiarité de
si un obs avait été établi dans
leur est une grande passion
les carabiers, après 20 minutes
à peu près de combat acharné
il des ult canonnades les balles
arrivaient au rond D'arbre au
de la troupe de l'écuyer finit
leur entrée en ville après avoir
fait une décharge et de principal
aussi vite autour du Familier
en me demandant, se me presenta
aussitôt et il me vint que j'étais
leur prisonnier et qu'il fallait le
suivre; je fus ainsi dirigé sur
la place au milieu des carabiers...
la troupe arrivait par toutes les
rues, on me presenta au général

qui me fit donner les
instructions à suivre, en
me disant qu'il se résistait
de me faire une autre demande
plus tard.

il fallait pour mille cautions
de 1000 l. chacune, 2000 l. pour le
vous de paix, en une heure sur
la place; puis 300 cautions chaques
membres (etc) d'autres choses si vous
après.
Après midi je me vais rendre
à l'arsenal à payer 10.000 francs pour
le bâtiment à y faire du mât
je me rendis, au près du général
je lui exposai l'affaire de monnaie
dans le pays, et le mis en nos
classes d'achats; je le trouvai très
bien disposé il me dit qu'il connaissait
mon nom depuis longtemps,
qu'il savait que j'étais beaucoup
fait pour le service. il me dit
enfin: tenez de ramasser quelque
argent à que vous pourriez apporter
le moi demain et nous arrangerons
cela: il me donna la main et
je sortis. tout allait donc pour
le mieux et je pourrais compléter
que les papiers partant le lendemain
matin. la sile de l'avis en avait

4
que trop ignorer. Les a passés par
deux soupes et me coucha, je m'en
vais: mais à 10 heures 1/2 on sonne
on frappe à ma porte un piquet
de troupes entra et dit qu'il faut me
lever et le suivre, ce que je fis, chemin
faisant je vis la cavalerie marcher
parque sur la place, des piquets
d'infanterie tout le long du trottoir
que je traversais, avec les soldats qui
me conduisaient, j'entendais des murmures
d'indignation à mon approche, et
en arrivant sur la place une
chasse au dais de quatre gardes, se
présenta instantanément en me appuyant
le point que le sur et en soufflant
en allemand, j'appris qu'il y avait
quelque chose de grave à mon
sujet. Je fus conduit sous le port
de la maison de M. Cuvier sur
la place, où il y avait un poste pour
garder 30 mobiles faits prisonniers par
la foule avec le capitaine Guillemin
par dessus le marché, qui, dit-on, a
été pris dans un sautoir à villes
par quelques cavaliers prussiens qui
se sont dirigés de ce côté.
Ce fut pour moi le moment le
plus embarrassé que celui que

je passais sous l'entre de
 la porte de cette maison, j'étais
 attendant l'ordre supérieur qui
 devait être envoyé ou j'étais
 passé de nuit, pendant un mois
 d'un même officier, ou sous officier
 qui était attaché à son service
 auprès de moi, on m'attachait
 le corps de garde et le corps de
 piquet et il désignait le lieu
 du fond de la cour, comme étant
 le lieu le plus convenable pour
 me fusiller le lendemain matin.
 à tout cela je n'avais d'autre
 consolation que des brutalités
 avec quelques demandes d'explication
 que je formais.

Je fus enfin conduit à quelques
 pas de la dans le corps de garde
 fait avec une des pièces de la
 maison de M. Caubert ruinée
 on y faisait passer la nuit dans
 un coin au milieu de vingt
 soldats composant le poste.

Je comptais à travers les murs
 l'attente de voir passer entre les
 allongées que j'étais devenu comme
 un homme sans vie. Sur tout
 en arrivant moi à me voir
 et sous beaucoup d'insultes, d'outrages

181
jeune femme franche d'âme, pour faire
leur fortune et se passer de
tout au milieu de cet étouffement
de labeur qu'étaient de faire car
il n'y avait pas trop de place pour
les délices d'autrefois d'un pays.

Le lendemain un officier d'ordonnance
vint me dire que j'étais attendu de suite
à son armée quelque chose qui avait
été donné de la apparence sur la place.
Il parlait de bruler mes effets pour
une perquisition afin d'explorer
ma correspondance et de rechercher
nos amis, 300 soldats et cavaliers
partirent et on fit la visite de
famille de fond en comble on
me trouva naturellement pas d'armes
et on n'importa que le copier de
celle de et je me dus pour toi et
un autre.

Deux jours
après un officier vint me
dire que le Général le Général me
pria de lui dire si j'étais et si je
surpris de la faire sans savoir d'elle
tout ce qu'elle me témoignait de
respect.

Arrivé devant le Général il me dit
qu'il le Général la manière dont j'étais
si qu'il lui en paraissait pas son
honneur d'être que j'étais sans faire
attention je me le comparais pas même
à l'usage mais vous savez.

méchantes amis à Guineau
 ont fait de très mauvais
 sur vous qu'il était de mon
 devoir de le faire connaître
 p. suis responsable de la santé
 de mes hommes et elle était
 compromise sous deux m. comp.
 maintenant que tout cela n'est que
 mensonge p. Diptère qui est arrivé
 et p. sans demander si vous savez
 bien m. faire visiter la famille
 et après, ainsi, j'ai vu tout p. lui
 ai répondu que p. m. m. m.
 à la dismission: il me donna
 la main. et deux heures après
 il vint avec son colon et son
 la familiarité et se joind.

p. m. écrit pour répondre
 p. suis encore fatigué et un peu
 souffrant mais tu comprendras
 que cela a été dû à la misère
 de ces misérables déshérités

j'ai été si fatigué que j'ai
 été en a. m. m. m. m. m.
 j'embrasse ta m. m. m. m.
 pensant à toi

ton dévoué père

Guineau